

« Seul possède le savoir qui possède des questions »

Rodolphe De Koninck

Volume 29, numéro 76, 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021690ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021690ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

De Koninck, R. (1985). « Seul possède le savoir qui possède des questions ». *Cahiers de géographie du Québec*, 29(76), 5–7. <https://doi.org/10.7202/021690ar>

NOTE LIMINAIRE

« SEUL POSSÈDE LE SAVOIR QUI POSSÈDE DES QUESTIONS »

En septembre 1982, dans le numéro 68 des *Cahiers*, était inaugurée la rubrique *Questions, opinions, débats*. À l'appui de cette initiative, avait été évoquées, entre autres, ces phrases du philosophe Gadamer «... savoir veut toujours dire se tourner en même temps vers le contraire... Le savoir est fondamentalement dialectique. Seul possède le savoir qui possède des questions» (1976, p. 211). Elles méritent d'être citées à nouveau et la dernière mise en titre, littéralement.

Elles servent d'abord à souligner la poursuite d'un débat alors amorcé — d'autres ont suivi, notamment dans le numéro 72, en décembre 1983 — concernant la nature et la désignation du territoire québécois. En second lieu, elles attirent l'attention sur la fécondité des questions posées et reposées par des géographes, tels les Morissonneau (1978) et les Bureau (1984), au sujet des fondements imaginaires *et réels* de cet espace qui se veut national. Elles se veulent enfin un hommage à la mémoire de Michel Jurdant, dialecticien redoutable. Celui-ci se distinguait par un style de questionnement, particulièrement affirmatif, voire même dénonciateur (Jurdant, 1984). Pourtant nul oserait maintenant nier que les recherches, les écrits, l'enseignement et le militantisme du citoyen Jurdant étaient bel et bien une incarnation, qui persiste comme une conscience, de la nécessité de l'interrogation et du débat. Jurdant avait choisi ce mode scientifique comme mode même de vie, refusant, pourfendant la société technocratique, mettant en doute la validité des canaux habituels de l'échange scientifique, telle cette revue même. Pourtant il avait lui-même contribué aux *Cahiers*. D'une façon hésitante certes, au début, en s'impliquant dans les *Questions, opinions, débats* du numéro 70, en avril 1983; ensuite, à l'automne 1984, en acceptant d'être l'un des évaluateurs d'un manuscrit soumis aux *Cahiers*, bien conscient du piège qui lui était alors tendu. En évaluant un manuscrit, il reconnaissait implicitement la validité de la recherche scientifique, dont la pratique avait d'ailleurs contribué à fonder sa propre crédibilité de militant écologiste. Il reconnaissait aussi la légitimité du débat académique qui, tout apparemment abrité qu'il puisse paraître, est socialement nécessaire. Nécessaire parce que la société civile qui commande la recherche n'a pas les moyens matériels de la réaliser indépendamment; nécessaire aussi parce que l'État qui, en dernière analyse, la commande, doit y admettre la remise en question permanente de sa nature, de son mandat, de son existence même.

Est-il nécessaire d'évoquer combien, dans certaines sociétés qui se proclament « socialistes », mais qu'on devrait plutôt qualifier de « soviéto-fascistes », l'un des instruments fondamentaux de la soumission ou au moins du contrôle de la société civile est, précisément, l'aliénation de l'appareil scientifique aux mains du Parti et de l'État? Il ne faudrait pourtant pas chercher là une justification permanente à la

tendance à l'isolement dans la tour d'ivoire, si fréquente chez les chercheurs. Non, certes, mais cette tendance doit être replacée dans sa juste perspective, c'est-à-dire celle d'une autonomie politique relative, indispensable à la fécondité de la recherche et du débat scientifique. D'ailleurs, tant qu'il y aura des Jurdant, qui trouvent leurs assises mêmes dans ces conditions — ce qui leur donne, précisément, les raisons et les moyens d'en faire la critique — les tours d'ivoire se coloreront de pertinence et les débats filtreront. La contribution de Jean-Philippe Waaub en témoigne.

Comment, à cet égard, ne pas reconnaître que c'est dans des recherches patientes, du type de celles dont fait état Serge Courville, que doivent être puisés des arguments contre les schémas réducteurs concernant la culture québécoise? Qui niera qu'en dernière analyse, tout projet social, quelle que soit son échelle, domestique, urbaine, régionale voire nationale, doive questionner les idées reçues avant de les transmettre, doive les débattre et les réfuter si nécessaire? L'image des Canadiens français rivaux tels des grenouilles le long d'une pièce d'eau, toute fluviale et majestueuse qu'elle soit, fait partie d'un projet vieux comme la colonie et dont les tentatives d'imposition n'ont cessé d'influencer la réalité. Mais là aussi une réalité dont les perceptions doivent être soumises au questionnement. Ce qui nécessite des recherches postulant l'existence d'une rationalité paysanne qui s'oppose, qui résiste à l'État et de ce fait marque l'histoire et la géographie. À la géographie des états-majors, il faut opposer, pour paraphraser une position désormais célèbre, celle du vécu; on pourrait préciser, avec l'appui de Courville, qu'il faut débattre de la contradiction entre la logique territoriale de l'État et celle de ceux qui le mettent directement en valeur, les paysans; et les colons, comme le rappellerait Morissonneau!

Avec Jean Morisset, qui s'inspire du livre récent édité par Louder et Waddell (1983), c'est à la nécessité de débattre de la place du Québec à l'échelle de l'Amérique que nous sommes conviés. Au delà du proverbial berceau laurentien, il y a « l'archipel », dont l'existence témoigne d'un important « brassage inter-ethnique » et conteste, là aussi avec Courville, la thèse de l'homogénéité d'une civilisation repliée sur elle-même. Morisset trouve dans le livre qu'il discute une « telle pléthore d'exemples sur l'ubiquité des traces » des Québécois en Amérique du Nord qu'il y voit une réfutation définitive de la thèse du « peuple enfermé ».

C'est à une évaluation équivalente de l'efficacité des recherches portant sur des faits, lesquels réfutent les discours, qu'en arrive Jean-Jacques Simard. Certes, l'échelle est ici plus réduite. Il s'agit de celle des régions périphériques du Québec dont traite le livre, également récent, de Dugas (1983). En « fustigeant le développement planifié », celui-ci pousse fort loin l'interrogation sur le rôle des élites locales et régionales, celles qui trop souvent manipulent les aspirations des populations périphériques, en les soumettant à des schémas réducteurs. Malgré lesquels, souligne Simard, les régions périphériques « refusent de disparaître ».

Un peuplement préfabriqué, prévu, prévisible, emboîté dans un territoire donné, fini, dans tous les sens du terme, ne pourrait qu'être entré dans le domaine de l'éphémère. L'œuvre de Jurdant et les autres dont il est fait état ici montrent qu'il ne saurait en être ainsi, ni de la réalité têtue, ni de la pensée de ceux qui en débattent. Il en va de même de la nature, l'éloquence et la fécondité des questions qu'ils suscitent et dont se portent responsables les Waaub, Courville, Morisset et Simard. Il n'y a pas de savoir sans question. Ni ici, ni ailleurs.

19 décembre 1984

Rodolphe DE KONINCK

SOURCES CITÉES

- BUREAU, Luc (1984) *Entre l'Éden et l'Utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*. Montréal, Québec/Amérique, 235 p.
- DUGAS, Clermont (1983) *Les régions périphériques. Défi au développement du Québec*. Montréal, Presses de l'Université du Québec, 253 p.
- GADAMER, Hans Georg (1976) *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Paris, Seuil, 350 p.
- JURDANT, Michel (1984) *Le défi écologiste*. Montréal, Boréal Express, 428 p.
- LOUDER, Dean R. et WADDELL, Eric (1983) (éd.) *Du continent perdu à l'archipel retrouvé. Le Québec et l'Amérique française*. Québec, Presses de l'Université Laval, Travaux du Département de géographie, n° 6, 292 p.
- MORISSONNEAU, Christian (1978) *La terre promise : le mythe du Nord québécois*. Montréal, Hurtubise, 212 p.